

Alfred Lenglet

Extrait de

*Les Âmes
fracassées*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

Le téléphone sonna dans le bureau de Nolan Diethelm, nouvellement promu commandant de police au sein de la brigade criminelle de la DZPJ¹ de Lyon. 13 h 14 à sa montre. Ce n'était pas dans les habitudes de son chef, le commissaire général Erwin Barelle de l'appeler à cette heure où normalement le chef déjeunait Chez D'Jo, l'annexe pas très loin dans le quartier de Lyon 8^e.

« Diethelm, montez tout de suite dans mon bureau et mettez le groupe d'alerte sur la brèche, nous avons du sérieux, une sorte de première nationale qui va braquer les projecteurs des médias sur un meurtre. Les faits viennent de se produire dans le parc de la Tête-d'Or. Je vous attends. »

Avant que Nolan ne puisse poser la moindre question, le commissaire avait raccroché. Le commandant se précipita dans la salle de repos où le groupe de permanence déjeunait. Le major de police Nils Dru et son équipe prenaient le café.

« Préparez-vous, on va partir sur une affaire. Le patron m'attend. On se retrouve aux diffusions. Nils, passe un coup de fil au CIC², les collègues

1 Direction zonale de la police nationale.

2 Centre d'Information et de Commandement.

de sécurité publique sont sans doute en intervention sur quelque chose de grave. »

Nils Dru fit un clin d'œil complice au commandant et l'équipe se leva d'un seul bloc, soudée. En plus de son chef, un vieux briscard de la police judiciaire, le groupe était composé d'Émilie Decollonge, l'adjointe, de Mehdi Gillet et d'Éden Moiroux.

Nolan monta à l'étage par les escaliers, à la Chaban-Delmas comme il disait parfois, c'est-à-dire deux marches à la fois, allusion au dynamisme de l'ancien Premier ministre. Le commissaire Barelle était au téléphone dans son bureau, il lui fit signe d'entrer tout en poursuivant sa conversation, prenant des notes sur un carnet. Il raccrocha.

« Asseyez-vous, commandant. J'étais avec le procureur de la République à l'instant, on va le retrouver au parc de la Tête-d'Or, où un homme vient d'être tué. Il s'agit selon les premiers éléments de Jean-Baptiste Meningi, une huile lyonnaise, chef de l'orchestre philharmonique local. »

Nolan ouvrit une application sur son téléphone portable pour compiler ces premiers éléments.

« Je vous donne son identité complète : Meningi est né le 6 février 1969 à Casablanca au Maroc. Il n'a pas d'enfant, est marié. Sa femme est musicienne dans la formation qu'il dirigeait depuis trois ans. »

Le commandant nota ces nouvelles informations et releva la tête.

« Patron, vous m'avez intrigué en évoquant une sorte de première nationale...

– Justement, j'y viens. Meningi a été tué à l'aide d'un drone. Inutile de vous dire que cette précision est remontée en flèche jusqu'à Paris, à la Chancellerie place Vendôme et à l'Intérieur place Beauvau, sans doute à l'Élysée aussi. J'ai déjà reçu deux appels du conseiller du ministre qui souhaite les détails en priorité, avant les chaînes de télévision d'information en continu. Bien entendu, toute la question qui agite déjà les lapins de corridor des différents ministères, c'est de savoir s'il s'agit d'un attentat, terroriste ou pas, lié à l'islam ou pas. C'est pourquoi je veux des constatations minutieuses sur place, que vous dirigerez personnellement, ainsi que le maximum de précisions sur la victime, son environnement personnel et professionnel, ses pratiques religieuses, ses engagements politiques et ses prises de parole publiques si on les connaît. Bref, je veux du très sérieux et du rapide. Vous me comprenez ? »

Nolan acquiesça.

Le directeur enfila son gilet tactique estampillé police judiciaire, avec son grade et l'insigne sur lequel on reconnaissait le profil de Georges Clemenceau et son sourcil broussailleux. Il portait son Sig Sauer à la ceinture. Le procureur de la République partait lui aussi sur les lieux du meurtre et Erwin Barelle ne souhaitait pas arriver après lui. Il lança les clefs de son véhicule au

commandant.

Nolan donna rendez-vous au commissaire dans la cour de l'hôtel de police de la rue Marius-Berliet, puis fila s'équiper lui aussi en un éclair, attrapa son cartable avec son matériel et dévala les escaliers jusqu'aux diffusions.

Le major Dru avait contacté le CIC et effectivement obtenu des précisions sur l'affaire. Pour le moment, l'implication d'un mini-drone était restée soigneusement cachée à la demande de la hiérarchie policière.

« L'équipe de la PTS¹ est en alerte ? » questionna le commandant.

Nils Dru confirma.

« J'ai eu Nancy Montanoise... »

Le major n'eut pas à terminer sa phrase. La technicienne de la PTS et l'un de ses collègues venaient de stationner leur véhicule de permanence à côté des trois autres en attente.

Le patron de la police judiciaire salua les effectifs présents, monta dans la première voiture et le convoi prit la direction du parc de la Tête-d'Or.

Sirènes hurlantes, gyrophares en action, les véhicules de police remontèrent le boulevard des Tchécoslovaques, puis Marius-Vivier-Merle vers la gare de la Part-Dieu. Nolan, malgré son sérieux, ne put s'empêcher de sourire en coin. On n'était pas à Marseille, mais deux artères principales de Lyon portaient le prénom de Marius. Sacré clin d'œil !

¹ Police Technique Scientifique.

À l'approche de la gare, les policiers durent s'aggloméner au milieu des interminables travaux du secteur, mais aussi faire attention aux piétons, cyclistes et trottinettes, à tout ce petit monde qui désormais utilisait la ville comme une vraie ruche pas toujours ordonnée, en faisant fi du Code de la route. Et c'était là un doux euphémisme.

« On va passer par Stalingrad, précisa le commandant. On nous attend à l'entrée pour nous guider jusqu'à la scène de crime. »

Aux abords du lycée du parc, un camion de livraison perturbait toute la circulation. Agacé, Erwin Barelle sortit lui-même le faire déplacer, alors que les sirènes hurlaient toujours leur musique stridente et impatiente.

À l'entrée du parc, un équipage de la BAC¹ attendait ses homologues de la PJ. Les policiers de la BAC ouvrirent la route jusqu'à proximité du lac où un périmètre de sécurité avait été installé pour éloigner les curieux et maintenir les lieux en l'état. Les constatations sont un moment critique et essentiel d'une enquête criminelle. Si on les loupe, on ne peut plus revenir dessus. Certaines affaires célèbres sont marquées à jamais du sceau de cet échec, et le commissaire Barelle ne souhaitait guère associer son nom à un fiasco judiciaire.

Un commandant de la sécurité publique en uniforme guida les enquêteurs jusqu'à proximité du corps. Celui-ci, habillé d'une tenue de sport, était recroquevillé en chien de fusil. Son visage était

1 Brigade Anti-Criminalité.

couvert de sang et portait une horrible blessure au front d'où pendaient des lambeaux de chair et de cervelle.

« L'homme faisait un footing, précisa un autre agent en uniforme. Il portait un sac banane à la ceinture, dans lequel on a trouvé des clefs et ses papiers d'identité. C'est comme ça qu'on a pu l'identifier. Mais son visage est déformé et méconnaissable. Il faudra sans doute une analyse ADN pour connaître sa véritable identité. »

Nolan confirma cette obligation mais pensa que le relevé des empreintes digitales de la victime, si elles étaient connues des fichiers, donnerait une réponse plus rapide. Il se tourna vers les techniciens de la PTS, qui, à l'écart, déballaient leur matériel et s'habillaient de combinaisons spéciales. Nancy Montanoise s'approcha avec un appareil photo et commença à mitrailler méticuleusement la scène de crime, de façon large d'abord, avant de se rapprocher graduellement du corps jusqu'à prendre en gros plan le visage supplicié de la victime.

Deux jeunes femmes qui se promenaient dans le parc avaient été témoins des faits. Elles se tenaient, à la limite du périmètre de sécurité, à la disposition des enquêteurs de la police judiciaire. Le major Dru demanda à son adjointe de s'occuper de prendre leurs identités et de les convoquer au plus vite au service.

Après avoir discuté avec les deux témoins, Émilie Decollonge revint vers son chef de groupe :

« Les deux femmes marchaient derrière la victime qui venait de les doubler. Elles ont entendu un bruit singulier, comme un essaim d'abeilles. Mais très vite elles ont remarqué quelque chose qui volait à côté de l'homme, elles ont même cru un instant que c'était un oiseau, une sorte de colibri. Elles ont même pensé que la bestiole s'était échappée d'une volière du zoo du parc. Une poignée de secondes plus tard, l'une d'elles a finalement réalisé qu'il s'agissait d'un petit drone. Elles en ont rigolé, pensant que quelqu'un filmait le joggeur, comme un reportage sur le vif. Soudain, le drone s'est plaqué sur le visage de la victime, il y a eu aussitôt une détonation et le type s'est écroulé, en sang. D'abord incrédules sur ce qui venait de se produire, ces femmes se sont approchées puis ont appelé les secours, choquées. »

Le commissaire général Erwin Barelle écoutait attentivement.

« Je vais appeler le directeur adjoint pour qu'une autre équipe prenne en charge les témoins et les entende. Je vous garde sur place, il va y avoir beaucoup de travail ici. »

Erwin Barelle se tourna vers les deux jeunes femmes :

« Pouvez-vous aller jusqu'à l'hôtel de police rue Marius-Berliet ? »

Les deux témoins se regardèrent et firent oui de la tête.

« Parfait, conclut-il. Une équipe va venir vous

chercher. Votre témoignage sera très précieux. »

Le commandant Diethelm s'était à son tour approché du cadavre, prenant d'innombrables précautions pour ne pas souiller la scène de crime. Cette histoire de drone l'intriguait. Tout cela avait un parfum irréel de science-fiction. Il connaissait sur le bout des doigts la saga *Star Wars* et avait du mal à rendre crédible l'existence de robots tueurs. Et puis ce Meningi, d'après les premiers éléments recueillis sur sa personnalité, n'avait pas le profil pour devenir le premier homme abattu sur le sol national par un drone. Un mélomane, chef d'orchestre, bien intégré dans la bonne société lyonnaise. Son instinct de flic l'invitait à s'étonner des premiers éléments de cette ténébreuse affaire. Il sourit. Parfois, la réalité parvenait à copier la fiction. Il pensa à Balzac, mais ce n'était pas le moment de tenir salon littéraire.

Il se pencha pour examiner les restes du drone. L'engin avait explosé en une multitude de débris de différentes tailles, qui s'étaient éparpillés aux alentours du corps. Sans les témoins, il aurait fallu du temps pour faire le lien entre l'appareil et la victime.

Le commissaire lui tapa doucement sur l'épaule.

« Voilà notre fameuse première nationale et je pense que cela n'a pas fini de faire du bruit. Je viens d'avoir un collègue de l'ENSP¹ à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. Il enseigne aux jeunes commis-

1 École Nationale Supérieure de la Police.

saïres de police la vidéoprotection et tout ce qui a trait aux drones. Il se tient à notre disposition pour nous éclairer sur leur utilisation. Et puis il possède un carnet d'adresses sur les spécialistes en la matière. Tout cela nous sera précieux pour les investigations et je ne vous parle pas de la pression que nous allons avoir ! »

Nolan Diethelm fit une moue satisfaite en levant le pouce. Une enquête a ceci de particulier qu'elle permet parfois de découvrir des univers nouveaux, passionnants. Pour toutefois en appréhender les subtilités, il faut des spécialistes capables de les vulgariser en conservant une once de pédagogie et de vision policière. Un commissaire enseignant ! C'était parfait.

Le commandant vit alors Nancy Montanoïse lancer un regard furibard à Édén Moïroux, qui se baïssait pour examiner un bout de plastique, sans prendre de précautions en matière de constatations. Nils Dru l'avait lui aussi remarqué. Avant que la gardienne de la paix ne fasse la bêtise, il lui retint la main. Rouge comme une pivoïne et honteuse de son erreur, Édén s'en excusa et enfila aussitôt des gants en latex.

Nancy se rapprocha d'elle et posa une main sur son épaule.

« C'est mieux ainsi, dit-elle en affichant un sourire d'encouragement. Pas de précipitation. Du professionnalisme. C'est le maître mot. On va utiliser la technique de l'escargot, en partant du périmètre de sécurité pour se rapprocher du corps par

cercles concentriques. Il faudra sans doute élargir plus loin encore, mais pour le moment on va se concentrer sur cette zone. »

Éden fit oui d'un discret signe de tête, reconnaissante à la technicienne de son tact. Le major Dru intervint et la désigna :

« Tu vas faire les constatations avec Émilie. Vous accompagnerez les collègues de la PTS durant leurs opérations, il faut tout noter, le moindre détail, tout relever et mettre les débris du drone sous scellés. On les enverra au labo d'Écully. »

Les quatre agents se concertèrent avant d'entamer ce long travail, parfois décisif.

Avisé de l'arrivée du procureur de la République, Erwin Barelle était allé l'accueillir. Le directeur de la DZPJ lui détailla les premières investigations ainsi que l'obligation de faire un test ADN et de relever ses empreintes en priorité pour s'assurer de l'identité de la victime, tant le visage était méconnaissable.

« J'ai eu le maire de Lyon au téléphone. Il a été prévenu par des agents municipaux du parc, précisa le magistrat pour justifier de cet entretien. Les deux hommes se connaissaient, ils étaient même amis. Je ne sais pas comment ces agents municipaux ont pu obtenir aussi vite l'identité de la victime... peut-être en entendant les radios de vos collègues, ce n'est pas toujours très discret. »

Agacé par l'information, Erwin Barelle tenta de ne rien laisser paraître. Il n'aimait pas que les

politiques s'immiscent de loin ou de près dans une affaire judiciaire. C'était selon lui juste bon à mettre des bâtons dans les roues des enquêteurs et à tout faire capoter.

« J'espère que le maire n'a pas prévenu la famille, l'épouse ou je ne sais qui, on n'est même pas certain que ce soit Jean-Baptiste Meningi qui a été tué ! »

À la tête du procureur de la République, le commissaire comprit que le mal était fait. Il dissimula cette fois sa colère derrière un masque impénétrable et fit signe au commandant Diethelm de le rejoindre. Il lui résuma la situation :

« Cette affaire part déjà dans tous les sens. Il faut en priorité confirmer l'identité du cadavre. J'appelle tout de suite un second groupe pour venir sur place. Commandant, vous allez vous rendre chez Mme Meningi. Elle est prévenue de la mort de son mari, vous n'aurez pas cette tâche à accomplir. Il faut impérativement récupérer de l'ADN chez eux. Elle est avec un proche à son domicile de la rue Masséna. »

Nolan comprenait parfaitement le contexte. Il prit Mehdi Gillet avec lui et quitta le parc de la Tête-d'Or.

Erwin Barelle se pencha vers le magistrat :

« Il y a bien des mystères sur les origines du nom de ce satané parc. J'espère que tout cela ne va pas relancer la chasse à cette fameuse tête de Christ en or que des canuts au chômage auraient déterrée autrefois... »

Le procureur de la République sourit.

« J'aime les mystères, monsieur le directeur, mais restons pour le moment à des choses plus terre à terre ! »

La rue Masséna était proche du parc de la Tête-d'Or. Nolan Diethelm et Mehdi Gillet se garèrent quelques minutes plus tard devant l'immeuble où habitait le couple Meningi. Un agent de la PTS, dépêché sur place pour effectuer des prélèvements en vue des comparaisons génétiques avec le cadavre, arriva quasi en même temps qu'eux.

Le commandant Diethelm sonna à l'interphone et se présenta. Un homme répondit et déverrouilla la porte. C'est lui qui accueillit les policiers sur le palier du dernier étage. Xavier Petcul était un ami de la famille. L'épouse de Jean-Baptiste Meningi l'avait appelé pour ne pas demeurer seule.

Pâle comme un cierge de pâques, elle était allongée sur l'un des canapés du salon, la tête posée sur un coussin, le corps couvert d'un plaid.

Nolan précisa à Mme Meningi qu'il fallait au plus vite s'assurer de l'identité de l'homme assassiné dans le parc. Elle acquiesça d'un faible signe de tête.

« J'ai besoin de noter votre identité et d'avoir un numéro de téléphone pour vous contacter.

– Je suis Natacha Meningi, je suis née le 5 juillet 1972 à Dijon en Côte-d'Or. Avec Jean-Baptiste, nous sommes mariés depuis août 2018. »

Mehdi nota ces informations.

« Votre nom de jeune fille, s'il vous plaît ? demanda encore le commandant.

– Azerti. »

Mme Meningi donna son numéro de téléphone et précisa qu'elle était musicienne dans l'ensemble que dirigeait son époux.

Le commandant prenait lui aussi des notes, pour figer dans son esprit les éléments intéressants de l'entretien.

Cette femme avait pleuré. Son maquillage avait coulé sur son visage. Le mascara avait laissé des traces noires sur ses joues. Une boîte d'anxiolytiques, un verre vide et une bouteille d'eau gazeuse étaient posés sur la table basse du salon. Xavier Petcul se tenait debout derrière elle, les mains posées sur le dossier du canapé. Il sembla au commandant que l'ensemble sonnait faux, un peu comme si on leur jouait une comédie, avec des acteurs et un décor préparé pour la circonstance.

Nolan Diethelm, pour retenir cette curieuse impression, nota deux mots : apparences trompeuses.

« Savez-vous où se trouvait votre mari ce matin ? »

Mme Meningi fit oui de la tête.

« Tous les jeudis en fin de matinée, nous allons courir ensemble au parc de la Tête-d'Or. Aujourd'hui, je n'ai pu modifier un rendez-vous chez le dentiste. Mon mari est parti seul.

– Vous vous souvenez de sa tenue ? » demanda Mehdi.

Elle acquiesça en affichant un sourire triste.

« Il devait porter un vieux maillot de l'Olympique lyonnais. Il est informe et délavé, mais c'est Juninho, un ancien joueur du club qui le lui a offert. Jean-Baptiste le portait comme une relique et c'était entre nous un sujet de taquinerie car j'ai vécu longtemps à Saint-Étienne. J'étais plutôt fan des verts étant plus jeune. »

Mehdi prit aussitôt une tête de persécuté. Supporter de l'OL¹, il comprenait parfaitement le terme de taquinerie dont il était lui-même l'objet par son beau-père, nostalgique de la fameuse épopée... Kiev, Glasgow, les poteaux carrés et tout le toutim.

« Il nous faut faire des prélèvements d'ADN, intervint alors Nolan en donnant un coup de coude discret au jeune enquêteur. Dans la salle de bains, nous allons récupérer la brosse à dents et le peigne de votre mari. Si vous avez un vêtement qu'il a porté, non lavé bien entendu, ce serait bien, également. »

Natacha Meningi souffla sa peine et se leva lentement pour guider les policiers.

La salle de bains, spacieuse et lumineuse, formait une suite avec la chambre des époux. Les deux pièces correspondaient par une porte coulissante. Au-dessus de vasques modernes et sobres, elle indiqua aux enquêteurs l'endroit où son mari

¹ Olympique lyonnais.

rangeait ses affaires de toilette, dans un placard de bois élégant.

« Comme, je pense, tous les couples, nous avons chacun notre côté, pour ranger nos produits. »

L'agent de la PTS, les mains gantées, prit la brosse à dents et la déposa dans un sac plastique. Avec le consentement de Mme Meningi, il récupéra également deux peignes et un rasoir électrique. Dans le panier de linge sale, sur les indications de l'épouse, il prit enfin un tee-shirt et l'enveloppa avec précautions.

De retour dans le salon, Mme Meningi replia le plaid et le rangea dans un coffre en bois avec des gestes lents. Elle échangea avec Xavier Petcul un regard désemparé qui n'échappa pas au commandant. Quelque chose le troublait dans l'attitude de cette femme. Comme une fausse note. *Un comble pour une musicienne*, pensa-t-il.

Natacha Meningi dégageait un charme ensorcelant, avec ses longs cheveux bruns, un visage fin et délicat, de grands yeux mélancoliques, en amande. Coexistaient en elle une force et une fragilité émouvantes. Elle semblait appartenir à la catégorie des femmes qui vivent avec la conscience suprême, à chaque seconde, de ce que l'existence est beaucoup trop courte et précieuse pour accepter de la ralentir dans la file d'attente des problèmes subalternes et sans importance. Elle représentait à elle seule une énigme que Nolan Diethelm aurait aimé percer rapidement.

« Votre témoignage sera précieux, reprit ce dernier après un moment de flottement. Vous sentez-vous capable de venir au service rue Marius-Berliet en fin d'après-midi ? »

Elle fit oui presque imperceptiblement.

« Mon ami Xavier pourra-t-il m'accompagner ? Je me sens faible pour affronter toute cette horreur. »

Nolan acquiesça.

Les formalités achevées, les deux policiers retournèrent sur la scène de crime.

Le parc de la Tête-d'Or avait été fermé au public afin de permettre aux enquêteurs de travailler sérieusement et sereinement. Cette décision inhabituelle avait alerté les médias, qui d'indiscrétion en indiscrétion avaient appris que quelque chose s'était produit dans l'enceinte. Quelques rumeurs folles avaient même fusé sur les réseaux sociaux, l'une d'elle évoquant la fuite d'un fauve du zoo. Dans l'immédiat, respectant le souhait du commissaire Barelle, les autorités s'en tenaient à un silence protocolaire pour laisser aux enquêteurs le soin de dérouler plus tranquillement leurs investigations.

Erwin Barelle, comme directeur de la DZPJ, était sous pression. Mais il savait gérer. Il était de la trempe des vrais chefs, compétent et humain à la fois, calme, efficace dans la tempête. Il laissait les personnels de son service faire leur travail, tout en supervisant de loin. Il composait ainsi avec la pression, celle alimentée par l'impatience

des autorités, celle des médias, friande de scoops. Comme il l'expliquait parfois, il ne pouvait y avoir concordance des temps entre l'émotion publique, récupérée souvent par les « politiques », et le temps judiciaire. Il dosait donc les informations avec recul et un brin de sérénité. C'est pour cette raison, mais aussi pour ses qualités personnelles, qu'il était unanimement apprécié par les policiers de son service. Cerise sur le gâteau, il avait la réputation d'être juste.

Nolan Diethelm, de retour sur la scène de crime, l'aperçut au téléphone, en grande conversation, faisant des gestes théâtraux.

Le major Dru lui résuma les investigations. Des prélèvements avaient été effectués sur le corps pour les comparaisons et l'identification. La tenue de la victime correspondait aux déclarations de son épouse. Meningi portait en effet un ancien maillot de l'Olympique lyonnais. Les débris du drone avaient été photographiés et rassemblés pour être transportés au laboratoire de police d'Écully où une cellule spécialisée dans les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle allait travailler sur le drone dès réception des éléments.

« Excellent ! fit le commandant. Et pour l'autopsie ?

– C'est calé avec le toubib pour demain matin 9 heures. Je m'y collerai avec Édén.

– Il doit bien y avoir des caméras dans le parc, releva le commandant comme s'il pensait à haute

voix.

– Le patron a fait le nécessaire », expliqua Nils Dru en le désignant d'un coup de menton, toujours au téléphone un peu plus loin.

Nolan, la mine satisfaite, encouragea l'équipe à poursuivre les constatations sans rien omettre. Quand le commissaire raccrocha enfin, les deux hommes échangèrent quelques mots.

« Le responsable de la sécurité du parc vient nous chercher. Il dispose d'un poste de sécurité avec des caméras. Selon ce type, certaines sont hélas défectueuses et auraient dû être remplacées le mois dernier. Dans tous les cas, il se tient à notre disposition. »

Jérôme Fuz se présenta effectivement aux policiers quelques minutes plus tard et les guida jusqu'aux locaux de son service situés dans un bâtiment à proximité de la cité internationale. Dans une pièce sécurisée, quatre écrans diffusaient des images du parc, en temps réel, mais pas toujours de bonne qualité. Les plans changeaient toutes les dix secondes et tournaient de façon aléatoire sur les caméras opérationnelles du dispositif.

« Nous disposons d'une trentaine de caméras, mais comme j'ai pu le signaler à M. le commissaire, plusieurs sont défectueuses. Je n'ai personne pour visionner les images en direct, mais l'ensemble est enregistré et écrasé toutes les semaines.

– Vous conservez donc huit jours d'images ?

s'enquit Nolan.

– Exact. Je suppose que vous les voulez ? »

Le commandant fit oui de la tête.

M. Fuz s'installa sur un moniteur. Il fit quelques manipulations et demanda aux enquêteurs ce qu'ils souhaitaient dans l'immédiat.

« Notre priorité est de nous assurer de l'identité de la victime, intervint Erwin Barelle. Si une caméra l'a filmé avant sa mort, ce sera décisif pour son identification. »

Nolan expliqua comment la victime, venant de la rue Masséna, était sans doute entrée dans le parc par le boulevard des Belges. D'après les indications de Mme Meningi, il devait être 11 h 30.

Jérôme Fuz chercha les caméras pouvant correspondre à la zone en question. Par chance, celles installées à cette entrée fonctionnaient normalement. Il programma le film un peu avant l'heure souhaitée et fit défiler les images en léger accéléré.

Les trois hommes se penchèrent sur l'écran, concentrés, détaillant chaque silhouette. Ils ne virent personne correspondant à Jean-Baptiste Meningi et à son signalement.

« Il est probablement entré par une autre porte, constata le commissaire.

– Il y en a une avenue Verguin.

– Allez-y, faites les recherches ! »

M. Fuz s'exécuta, sur le même créneau horaire. Par bonheur, la caméra installée là fonctionnait

également. À 11 h 25 précises, ils virent un sportif passer devant la caméra en petites foulées. La description correspondait parfaitement à la victime. Le commandant établit aussitôt une réquisition afin de conserver les images et pour les mettre à disposition des enquêteurs. De son côté, le commissaire informa le procureur de la République de cet élément. La comparaison ADN et les empreintes digitales, toujours nécessaires, confirmeraient sans aucun doute l'identité.

En retournant sur la scène de crime, Erwin Barelle récapitula les opérations à mener :

« Les témoins sont entendus au service. On va entendre Mme Meningi en fin d'après-midi. Demain, nous aurons les résultats de l'autopsie, des prélèvements ADN et celui des empreintes digitales encore plus vite si Meningi était connu des services. Je vous confie aussi le soin de perquisitionner sans tarder le bureau de la victime à l'auditorium Maurice-Ravel. Il faut dérouler méthodiquement. »

Nolan avait relu ses notes en même temps que le patron parlait. Il n'avait rien de plus à ajouter, tout était clair dans son esprit.

Dans son bureau, au calme, Nolan Diethelm prit connaissance des déclarations des témoins du meurtre.

Les deux sœurs, Fabiola et Inès Fauconnet, se promenaient dans le parc de la Tête-d'Or comme elles en avaient souvent l'habitude, habitant Villeurbanne, non loin de là.

Leurs auditions confirmaient leurs témoignages à vif, sur la scène de crime. Au moment où la victime les dépassait en courant, elles avaient entendu un bruit comparable à celui d'un essaim d'abeilles ou de guêpes, leurs dires concordaient. Intriguées, elles avaient même fait un écart en se baissant par réflexe, comme pour se protéger d'un danger. C'est Fabiola la première qui avait remarqué quelque chose voler à proximité de la victime, une sorte de colibri avait-elle expliqué aux enquêteurs, avant de comprendre qu'il s'agissait en définitive d'un drone, tout cela se déroulant dans un laps de temps très court. Puis tout était allé encore plus vite. En une fraction de seconde, l'engin s'était collé au visage de la victime. Les deux sœurs avaient entendu une détonation, le joggeur s'était écroulé sous leurs yeux sans comprendre ce qui lui arrivait. Constatant la gravité des blessures, elles avaient aussitôt appelé les

secours.

Après avoir repris ses esprits, car elle avait été choquée par la scène, Inès Fauconnet avait livré un ressenti intrigant sur l'attaque du drone : il lui semblait que ce dernier avait ralenti à proximité d'elle et de sa sœur, avant de rejoindre la victime, de la contourner et de se plaquer finalement contre son visage pour la tuer.

Nolan eut une moue dubitative, mais rangea ce détail dans un coin de son esprit. Il regarda l'heure à l'écran de son ordinateur. Natacha Meningi était en retard sur l'horaire convenu, mais il ne pouvait lui en vouloir, compte tenu des événements dramatiques de la journée. Il but un café pour reprendre un peu de couleurs, la soirée serait longue.

Au moment de son affectation à Lyon deux ans plus tôt, il avait logé chez sa tante Mancina, dans un vaste appartement avec un toit-terrasse sur les quais de Saône. Il avait désormais le sien, bien plus modeste, dans le quartier Mermoz. Mais, très proche d'elle, ils se voyaient régulièrement pour manger ensemble. Cela aurait dû être le cas ce soir. Il l'appela pour s'excuser et la rassurer. Quand il raccrocha, l'accueil lui annonça l'arrivée de Mme Meningi et de M. Petcul. Dans le feu de l'action, il n'avait guère fait attention au côté ridicule du patronyme de cet homme. Ce n'était pas prévu d'entendre l'épouse avec une tierce personne. Avec courtoisie, le commandant lui fit comprendre qu'il devait l'entendre seule, que son

ami pouvait néanmoins l'attendre là. Elle accepta, mais à contrecœur.

De retour dans son bureau, Nolan s'installa derrière son ordinateur. L'audition débuta par quelques questions classiques sur l'identité de Natacha Meningi, puis sur son emploi du temps du matin, jusqu'au départ de son mari pour faire un footing.

« Vous n'avez rien remarqué d'anormal dans son attitude ? »

Elle haussa les épaules d'un geste hautain mais instinctif et dodelina de la tête pour dire non.

« Jean-Baptiste était d'une nature calme, très tranquille, même. Il m'a embrassée sur le front comme il le faisait souvent, d'un geste tendre et il est parti. »

Elle s'essuya les yeux et se moucha.

« Les circonstances du décès de votre mari sont singulières. Avait-il reçu des menaces, avait-il des positions politiques ou des pratiques religieuses particulières ?

– Qu'entendez-vous par singulières, commandant ? » demanda-t-elle en retroussant son nez d'une manière délicate.

Nolan sembla contrarié.

« Votre mari a été tué par un drone. Ce n'est pas courant, c'est même une première nationale qui affole les milieux politiques. »

Mme Meningi secoua la tête.

« C'est incompréhensible. Jean-Baptiste était proche du maire de Lyon, mais il n'a jamais

manifesté aucune opinion politique en public, ni aucune opinion religieuse d'ailleurs. Je suis juive, lui était catholique, mais il ne pratiquait pas. Il aimait juste entrer dans des édifices religieux, églises, cathédrales ou simples chapelles, mais il assistait très rarement à des offices... »

Elle s'arrêta, regarda fixement le policier d'un air inquiet.

« Vous pensez à un attentat ? »

Il leva les mains.

« Les circonstances de la mort de votre mari sont troublantes. L'enquête doit explorer toutes les pistes, même les plus extrêmes ou celles qui apparaîtraient comme fantaisistes. »

Natacha Meningi expliqua comprendre cette obligation, tout en écartant l'éventualité d'un attentat religieux ou politique visant son mari en particulier. Ce dernier était certes une personnalité lyonnaise, mais pas de premier plan. C'était un homme cultivé et discret, respectueux des différences, respecté aussi pour son professionnalisme. Sa nomination à la tête de l'orchestre philharmonique de Lyon couronnait une carrière brillante, méritante.

« Je voulais y venir à sa vie professionnelle, expliqua Nolan. Sa nomination n'a-t-elle pas suscité des jalousies ? »

On frappa discrètement à la porte du bureau. C'était Nils Dru. Il tendit un papier plié à l'officier. Nolan lut et ne put s'empêcher d'afficher sa surprise un court instant. Il remercia le major

d'un signe de tête et posa le papier sur un coin de table.

Consciencieux, Nils avait passé le nom de Jean-Baptiste Meningi aux différents fichiers. Et là, surprise ! La victime était connue pour des violences réciproques sur un certain François-Marie Uiop. Inconnu au bataillon celui-là aussi. Les faits remontaient à deux ans. Pour éclairer les agissements de la victime, c'était un élément important et personne ne l'avait évoqué pour le moment. Son épouse n'en avait pas vraiment eu l'occasion jusque-là. Le commandant décida de taire momentanément cette découverte. Par ailleurs, les empreintes de la victime correspondaient bien à celles de M. Meningi relevées à l'occasion de cette affaire.

Mme Meningi demanda à boire un verre d'eau. Nolan s'absenta pour aller en chercher un. De retour, elle le remercia et but à petites gorgées.

« Pour répondre à votre question posée avant la venue de votre collègue, je dois confirmer que la nomination de mon mari n'a pas été qu'une partie de plaisir. Jean-Baptiste a essayé une salve de critiques, toutes infondées. C'était de la pure jalousie ! »

Nolan se mit dans une position d'écoute naturelle, sans avoir besoin de relancer par de nouvelles questions.

« Jean-Baptiste a toujours travaillé en Europe, et surtout en France. Il a longtemps dirigé des formations amatrices, mais, il est vrai, d'un haut

niveau, proche de celui d'orchestres professionnels. Il avait la réputation d'un excellent dirigeant et on est venu lui offrir la direction de l'orchestre de Lyon. C'est une proposition qui ne peut se refuser, il a immédiatement accepté. À partir de sa nomination, des jalousies et des rancœurs se sont exprimées, plus ou moins feutrées. Dans le sérail, certaines bonnes âmes le dénigraient, simplement parce que son parcours était atypique, celui d'un homme ayant réussi par son seul talent et non par des appuis politiques et autres. »

Soudain bouleversée, Natacha Meningi stoppa son récit en ravalant ses larmes.

« Quelque chose vous revient ? » questionna le commandant.

Elle acquiesça.

« C'est à l'époque de sa nomination que nous avons renoué. Nous nous étions connus dans notre jeunesse. Il était veuf, moi aussi. Nos tendres sentiments se sont exprimés naturellement, entre deux passionnés. Nous nous sommes mariés un an plus tard. »

Nolan nota ce nouvel élément dans un coin de sa tête. Les époux Meningi s'étaient fréquentés autrefois. *Amis ou amants*, s'interrogea-t-il dans le secret de ses pensées. Elle lut cette interrogation sur son visage.

« Dans notre jeunesse, nous avons eu une courte passade, comme beaucoup de jeunes gens peuvent en avoir. Pour en revenir à la nomination de Jean-Baptiste, il a décidé d'intervenir dans le

choix de la programmation, ce qui me semblait être son rôle. Mais ce n'était pas dans les usages locaux d'après ce que nous avons compris par la suite. On lui a donc reproché rapidement certains de ses choix, en particulier de vouloir interpréter *Le Roi malgré lui*, d'Emmanuel Chabrier. L'œuvre n'avait pas été jouée depuis longtemps, la partition était même tombée dans l'oubli le plus total. Une opposition violente s'est montée contre lui, conclut-elle d'une voix sinistre.

– Quel type d'opposition et pourquoi cette violence selon vous ? »

Elle termina son verre d'eau et souffla comme pour chasser le souvenir d'une épreuve pénible.

« On s'en est pris à moi, pour essayer de le déstabiliser et le pousser à la faute. Des personnes influentes ont reçu des lettres anonymes nous présentant comme des gens odieux, cupides... jouisseurs. Jean-Baptiste n'a pas souhaité déposer plainte, mais il a été traumatisé durablement par cette affaire, le mot n'est pas trop fort. »

Nolan tapa la réponse sur le procès-verbal et releva la tête.

« Pensez-vous que les choses étaient suffisamment sérieuses pour que quelqu'un en veuille à la vie de votre époux ? »

Sans hésitation, Mme Meningi balança la tête d'un signe négatif.

« C'était selon moi des enfantillages de cour de récréation, dit-elle d'un ton morne. Et pourtant il est mort. Je ne sais quoi penser. Si ça se trouve,

Jean-Baptiste a été attaqué par hasard, il était au mauvais endroit au mauvais moment. Lui ou un autre, cet engin l'a attaqué en aveugle. Je ne vois vraiment pas pourquoi on l'aurait éliminé de cette façon... c'est incompréhensible !

– C'est une hypothèse, confirma le policier, et c'est le rôle des enquêteurs de faire la lumière sur cette affaire. Nous passons le parc au peigne fin, tâche gigantesque !

– Il y a aussi une affaire de prud'hommes à l'auditorium », reprit Mme Meningi en faisant un effort de mémoire malgré son épuisement.

Il y avait dans ses yeux une détresse insupportable et inhumaine. Un tic agita sa bouche et son menton. Plus que dans son appartement quelques heures plus tôt, elle semblait très affectée par le décès de son mari. Sa souffrance n'avait rien de théâtral. Le commandant le ressentit nettement et cela chassa les mauvaises vibrations enregistrées rue Masséna.

« Avez-vous des précisions sur cette affaire, en particulier des noms ? »

Elle fit non de la tête.

« L'un des techniciens s'appelle Maxence, mais c'est tout ce dont je me souviens. Je suis désolée de ne pouvoir vous aider plus. Je suis très perturbée par tout ça...

– L'enquête ne fait que débuter. Si des éléments vous reviennent, des choses inhabituelles, même anodines, il faudra nous en aviser. »

Natacha Meningi demeura silencieuse, leva les

yeux au plafond d'un air dépité. La bouche sèche, des élancements dans le crâne et la nuque, elle ressentait tous les événements avec une intensité violente, comme au matin d'un nouvel amour et d'une nouvelle vie. Cette sensation la déconcertait. La lassitude semblait avoir absorbé toute son énergie vitale, d'un coup exaspérant.

Le commandant l'avait remarqué. Il la laissa reprendre ses esprits, sortit remplir son verre d'eau et ramena des biscuits enveloppés dans un emballage individuel. Elle le remercia d'un sourire fatigué.

« Malgré les supplications de mon entourage, je n'ai rien pu manger ce midi et de toute l'après-midi, alors j'accuse le coup.

– Je comprends, fit le policier. Si vous n'avez rien de plus à m'apprendre pour le moment, je peux mettre un terme à votre audition, nous la reprendrons plus tard. »

Mme Meningi demeurait élégante et fière malgré ses souffrances et une forme de dénuement. Elle baissa la tête et se la prit entre les mains. Elle parut ainsi absente quelques instants. Une révolte silencieuse, invisible, celle de l'âme et de l'esprit, venait d'exploser dans son cœur.

« Nous devons déménager dans quelques semaines, reprit-elle après ce temps de réflexion. Nous avons en effet acheté une superbe propriété à Saint-Didier-au-Mont-d'Or. C'était notre rêve à tous les deux. Mais nous sommes hélas tombés sur un cinglé. Un voisin spécialiste des procé-

dures en tous genres, en conflit avec l'ensemble du voisinage. Bien évidemment, les vendeurs et leur agent immobilier se sont bien gardés de nous prévenir de ce léger détail déplaisant.

– Avez-vous le nom de cette personne ? »

Elle acquiesça.

« Il s'appelle Gérald Serpolet. Mon esprit est perturbé, je n'ai plus son adresse exacte en tête, mais je vous la communiquerai. À peine avions-nous acheté qu'il nous a attaqués pour une histoire de bornage du terrain. À Saint-Didier, le prix du mètre carré n'est pas comparable au prix du terrain agricole de la Creuse, c'est un fait entendu, mais là, le litige portait sur une portion de quelques mètres au fond de notre propriété, le long de son terrain. C'était d'un ridicule absolu. À chacune de nos visites, il mimait un tir de fusil pour nous intimider. C'était tout de même inquiétant. J'ai pensé que ce type avait des problèmes psychiatriques. Nous avons donc fait un signalement à la gendarmerie locale il y a deux semaines. Je n'en sais guère plus à ce jour. »

Natacha Meningi semblait épuisée par les épreuves de sa journée, Nolan décida de mettre un terme à l'audition. Entre les investigations à pousser du côté de l'orchestre symphonique et du côté du voisin irascible, les enquêteurs avaient de quoi faire, en plus de tout le reste.

Le commandant la raccompagna jusqu'à l'accueil où son ami prenait un café au distributeur. Elle le remercia pour sa prévenance. Avant de

partir, elle le questionna sur la restitution du corps et les obsèques. Nolan lui précisa que tout cela dépendrait de l'autopsie, programmée le lendemain matin, et surtout de la décision des magistrats. Xavier Petcul la prit par le bras et le commandant les observa s'éloigner.

Revenant à son bureau, le commandant aperçut le commissaire général Barelle faire les cent pas au fond du couloir. Ce dernier tendit à son subordonné un document du laboratoire de la PTS.

« Ce sont des conclusions provisoires, mais les spécialistes d'Écully sont quasiment certains que le drone était couplé à un système de reconnaissance faciale. C'est un dispositif très sophistiqué, rare, dont la technologie est en plein développement, en particulier pour des applications militaires. »

Stoïque, Nolan encaissa la précision.

« La victime n'a donc pas été choisie au hasard, reprit Erwin Barelle. C'est une exécution ! »

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr